Observations sur quelques dimensions du monde intellectuel

Johann Heinrich Lambert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/946>

DOI : 10.4000/cps.946

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 27 novembre 2018

Pagination : 159-175

ISBN : 979-1-03440-024-9

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Johann Heinrich Lambert, « Observations sur quelques dimensions du monde intellectuel », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 44 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 08 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/946> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.946>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Observations sur quelques dimensions du monde intellectuel

Histoire de l'Académie royale des sciences et belles-lettres, tome XIX, Berlin : Haude et Spener, 1770, p. 421-438.

Johann Heinrich Lambert

[421] Pour indiquer le sujet de ce mémoire, je commencerai par rapporter ce qui m'en a fourni l'occasion. C'est la lecture de Longin et la comparaison de ce qu'il dit sur le sublime avec ce que d'autres auteurs en ont dit. Longin commence par faire souvenir son ami Terentianus du petit traité de Cecilius, qui roule sur la même matière, et du peu de satisfaction que leur a causée la lecture de cet ouvrage. Il taxe le style de Cecilius de bassesse et de répondre assez mal à la dignité de son sujet. Il l'accuse encore de n'avoir pas touché les points principaux de cette matière « Cecilius, dit-il, s'efforce de montrer par une infinité de paroles ce que c'est que le grand et le sublime, comme si c'était un point fort ignoré : mais il ne dit rien des moyens qui peuvent porter l'esprit à ce grand et à ce sublime. Il passe cela, je ne sais pourquoi, comme une chose absolument inutile, etc.¹ »

1 Lambert cite ici exactement la célèbre traduction de Boileau parue pour la première fois en 1674, à un détail près : il remplace au tout début « il » par « Cecilius ». Voir [N. BOILEAU-DESPRÉAUX], *Œuvres diverses du sieur D... avec le traité du sublime ou du merveilleux dans le discours traduit du grec de Longin*, Paris : Thierry, 1674, p. 4 de la traduction (paginée à part). L'attribution du texte à Longin est abandonnée de longue date. Sur la réception allemande de la traduction de Boileau, voir Pierre HARTMANN, *Du sublime de Boileau à Schiller* suivi de la traduction de *Über das Erhabene*, Strasbourg : PUS, 1997 ; Volker KAPP, *Le sublime selon Boileau et la réception européenne du Peri hypsous*, *Œuvres & Critiques*, XXXVII, 1 (2012), p. 87-104.

Comme le petit traité de Cecilius ne nous est point parvenu, il semble qu'il faille nous en tenir au jugement de Longin. Cependant il y aurait eu des raisons à y opposer. D'abord Longin semble insinuer que pour écrire sur le sublime il faut employer un style sublime, ce qui peut être *bon* sans cependant être *nécessaire*, parce que le style didactique doit être simple et clair. Ensuite Cecilius est [422] blâmé d'avoir employé beaucoup de paroles pour dire ce que c'est que le *grand* et le *sublime*. À la vérité je le blâmerais aussi, non pas de cette infinité de paroles, mais parce qu'il est très vraisemblable qu'avec tout ce verbiage il n'a rien dit de satisfaisant. Car si *Cecilius* avait bien dit *ce qu'est* le sublime, Longin n'aurait pas eu sujet de le condamner sur ce qu'il n'a pas indiqué *les moyens d'y parvenir*, puisque ces moyens se trouvent comme d'eux-mêmes, quand le sublime est bien connu. Et si Longin prétend que ce n'est pas là un point fort ignoré, je doute qu'on en tombe d'accord. Il est vrai qu'on peut alléguer un grand nombre d'exemples, où le sublime brille trop pour être méconnu. Mais tous ces exemples ne font que nous le montrer, sans nous l'*expliquer*, sans nous en donner une définition qui soit adéquate et qui puisse servir de base dans la théorie ou dans la pratique. C'est ainsi que la lumière se fait voir à tous, mais la *voir* et la *connaître intimement* ce sont deux choses fort différentes. Si donc Cecilius s'est donné beaucoup de peine pour examiner ce que c'est que le sublime, ce n'est pas de quoi Longin devait le blâmer: et s'il n'y a point réussi, Longin pouvait se borner à louer la bonne intention que Cecilius avait eue.

Mais Longin a-t-il mieux réussi, et après avoir lu son traité est-on plus instruit de la nature et de l'essence du sublime? Quant à moi je ne pourrais le dire, et je connais de grands critiques, qui doutent que Longin se soit entendu lui-même; du moins trouve-t-il de la peine à s'expliquer assez nettement. La plupart de ceux qui, après lui, ont écrit sur les beaux-arts et sur les belles lettres, se sont fait un devoir de chercher une définition plus adéquate, et chacun d'eux trouvait des successeurs, qui croyaient devoir faire encore de nouvelles recherches. Les uns expliquaient le sublime par des *expressions*, qui n'étaient que *grammaticalement équivalentes*²; les autres voulaient le faire connaître

2 Par exemple, A.G. BAUMGARTEN, *Aesthetica*, §281, Francfort s. Oder: Kleyb, 1750 (réimpression Hildesheim, Olms, 1986), p. 167-168.

par les *effets*³; d'autres par les *occasions* où il faut l'employer, et d'autres enfin par des *termes*, qui avaient encore plus besoin d'être définis, que le *sublime* même. On en trouve aussi, qui [423] voulaient le faire connaître en faisant une énumération *des espèces*⁴. Et si, chez tous ces auteurs, on trouve par-ci par-là quelque trait qui paraît toucher à ce qui est essentiel, ils ne s'y arrêtent pas, mais ils le perdent d'abord dans des idées qui ne sont qu'*accessoires*, ou qui éloignent de nouveau du but qu'il fallait se proposer. Il semble donc que tant d'essais manqués devraient retenir quiconque voudrait remanier ce sujet pour le mettre une fois pour toutes dans son jour. Aussi trouve-t-on des auteurs qui renonçant à ces recherches avancent que le sublime doit être *senti* et non *défini*; ce qui serait très vrai, si le sublime était une perception simple.

Pour voir ce qu'il y aurait encore à dire là-dessus, et pour procéder méthodiquement, commençons par établir l'état de la question et les cas qu'elle renferme. Pour cet effet il ne suffit pas de dire qu'il s'agit de définir le sublime, ou d'expliquer en quoi il consiste. Car il s'en faut de beaucoup que toutes les définitions se trouvent de la même manière. Quelquefois la chose elle-même est si connaissable et présente toutes ses parties d'une façon si distincte, qu'on n'a qu'à les nommer pour en faire une définition adéquate et complète. D'autres fois un terme doit être défini parce qu'il est vague et ambigu, et il faut en tirer la définition d'un grand nombre de phrases où il est employé. Ces cas diffèrent de celui dont il est ici question. Tâchons donc de le rendre plus connaissable.

D'abord je remarque que le terme *sublime*, lorsqu'il est employé dans les belles lettres, est un terme métaphorique, transporté du *monde physique* dans le *monde intellectuel*. Il appartient donc à la seconde de ces

3 Ainsi, Edmund BURKE, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* (1757), éd. B. Saint-Girons, Paris: Vrin, 1998, section VII, p. 84: «Tout ce qui est propre à susciter d'une manière quelconque les idées de douleur et de danger, c'est-à-dire tout ce qui est d'une certaine manière terrible, tout ce qui traite d'objets terribles ou agit de façon analogue à la terreur, est source du sublime, c'est-à-dire capable de produire la plus forte émotion que l'esprit soit capable de ressentir.»; ou encore I. KANT, *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, 1764 (AK II, p. 208).

4 Ainsi, Kant distinguant entre sublime de terreur, sublime noble et sublime de magnificence, *ibid.*

classes, dont je fais l'énumération dans le 10^e chapitre de ma *Sémiotique*⁵; et la règle que je donne pour les termes de cette classe, c'est qu'il faut commencer par exposer ce qu'on appelle le *tertium comparationis*⁶.

En second lieu, pour satisfaire à une autre règle, qui pour le cas présent demande encore d'autres données, j'observe que le terme [424] *sublime* se trouve avoir quelque affinité avec un certain nombre d'autres termes, qu'il conviendra de passer en revue pour fixer d'autant mieux les *différences* et les *nuances*, par lesquelles ils se rapprochent les uns des autres dans l'usage qu'on en fait ou qu'on en doit faire. Tous ces termes sont une espèce de *famille* en ce qu'ils tiennent les uns aux autres; et il s'agira de voir, si tous ceux qui s'y rapportent dans le *monde physique*, y appartiennent encore lorsqu'on en fait usage dans le *monde intellectuel*? Commençons par le monde physique.

Ce qu'on y appelle *haut* et élevé approche le plus de ce qu'on nomme *sublime*. La différence qu'il y a, c'est que l'idée du *haut* renferme celle de l'étendue ou de toute la longueur verticale d'un objet. C'est ainsi que nous disons une haute montagne, un arbre fort haut etc. Le terme élevé veut dire placé à une certaine hauteur. Ce terme renferme donc l'idée de la hauteur de l'objet, qui sert d'appui à ce qui est élevé. Au contraire, ce qu'on appelle *sublime* ne renferme ni la mesure de la hauteur ni l'idée de l'appui. Il s'y trouve quelque chose d'absolu, et ce qui est sublime est considéré comme flottant au-dessus de tout ce qu'on nommerait simplement *haut* ou élevé. Enfin le sublime diffère encore de ce qu'on nomme éminent, en ce que ce qui est éminent se rapporte encore à l'objet *haut* ou élevé au-dessus duquel il émine.

Voilà donc les différences que j'ai cru devoir faire. Je n'ignore pas que, chez les auteurs latins, le terme *sublimis* ne se prend pas toujours

5 Cf. J.-H. LAMBERT, *Neues Organon*, Semiotik, ch. X, Von dem Hypothetischen der Sprache (*De l'hypothétique dans la langue*), §338: «Tous les mots qui pris dans leur compréhension propre représentent un tout tombant sous le sens constituant, en vue de ce qui est hypothétique dans la langue, la première classe et en même temps le fondement de la détermination de tous les autres mots. La seconde classe qui lui fait suite immédiatement se fonde sur l'analogie de l'impression que les objets du monde intellectuel et du monde corporel exercent dans l'âme et qui entraîne que pour nommer les deux on se serve des mots de la même manière, qui désignent dans leur compréhension propre les objets du monde des corps, mais dans leur compréhension métaphorique les objets du monde intellectuel ou les concepts abstraits.»

6 «Troisième terme de comparaison».

dans un sens aussi absolu que je viens de le faire. Mais j'ai choisi cette signification, parce que c'est celle qu'on a transportée dans le monde intellectuel.

Après ces termes, qui se rapprochent beaucoup les uns des autres, je passerai à ceux qui en diffèrent davantage, ou qui même sont totalement opposés. Tels sont les termes *bas, profond, abaissé, enfoncé*. Ces termes le rapportent encore à la direction *verticale*. Mais il y en a d'autres qui se rapportent à une direction plus ou moins [425] *horizontale*, tels que sont p. ex. les termes *éloigné, reculé*. Enfin, il s'en trouve qui ne se bornent pas à une dimension, comme p. ex. les termes *grand, vaste, ample, étendu* etc.

Or, pour transporter ces termes du monde physique dans le monde intellectuel, il s'agira de bien saisir le *tertium comparationis*, qui doit servir comme de pont de communication. Pour cet effet je choisis d'entre ces termes les trois suivants :

sublime, éloigné, profond.

Ces trois termes partent d'un point commun. Car, soit qu'on *s'élève*, ou qu'on *s'éloigne*, ou qu'on *s'enfonce*, on part de l'endroit où on s'est trouvé, et que l'on considère comme *présent* ou *proche*. Ainsi ce qu'on appelle *proche* se trouve être également en opposition avec ce qu'on appelle *sublime, éloigné, profond*. Il n'y a d'autre différence que celle de la *direction*. On voit aussi que ces termes, dans le monde physique, sont employés à exprimer *les différentes dimensions de l'espace*. Et comme le point qu'on regarde comme fixe et duquel on part, est celui où nous sommes, je veux dire, un point de la surface de la Terre, c'est aussi à ce point que nous rapportons communément ce que nous appelions *sublime, éloigné, profond*.

Voilà donc le *tertium comparationis* établi. Transportons-nous maintenant dans le monde intellectuel, et nous y retrouverons tous ces termes changés en métaphores. Remarquons pour cet effet que le monde intellectuel comprend les différents objets des facultés de l'âme, c'est-à-dire de l'*entendement* et de la *volonté*. Or, à l'égard des uns et des autres, le *tertium comparationis* exige que nous commençons par ce qui est considéré comme *proche*, afin de partir de là comme d'un point fixe vers ce qui devra être considéré comme *sublime, éloigné, profond*. Appliquons d'abord cette façon de procéder aux objets de l'entendement proprement tels, je veux dire, sans avoir égard aux Belles-Lettres.

[426] Ici il est clair que ce qu'on peut appeler *proche*, c'est la *connaissance commune*, j'entends celle qui est à la portée de tout le

monde, qui ne demande pour être acquise, que l'usage des sens et de l'imagination, sans qu'il s'y joigne beaucoup d'attention ni de réflexion, ni aucune étude particulière.

Ce qui étant établi, on voit aisément que ce qu'on peut appeler éloigné ou reculé au-delà des bornes de cette connaissance commune, comprend tout ce qui, pour être connu, demande *une suite plus ou moins longue de raisonnements*. La phrase: *pousser fort loin ses recherches*, indique à peu près la même chose. La connaissance commune nous offre un grand nombre d'idées et de propositions, dont nous avons une *connaissance historique*, en ce que nous les devons, soit à notre propre expérience, soit à celle des autres. Un peu d'attention nous fait voir, qu'en comparant ces propositions ensemble, il s'en trouve qui peuvent se lier en ce qu'elles servent de prémisses donc il découle quelque conclusion. À mesure que ces conclusions se lient à d'autres prémisses, le fil du raisonnement s'allonge et on parvient à des conclusions plus éloignées du premier point où on avait commencé. Le grand nombre de propositions que la connaissance commune fournit, fait entrevoir que ces sortes de liaisons et de recherches peuvent être *poussées fort loin*. Et comme les nouvelles prémisses dont on a besoin ne se présentent pas toujours d'elles-mêmes, et que pour les trouver il faut, pour ainsi dire, passer en revue toutes celles que nous présente la connaissance commune, on voit pourquoi on dit qu'elles demandent d'être *recherchées*, ou qu'il *faut pousser ses recherches plus loin*.

En tout ceci il n'entre encore rien de *sublime* ni rien de *profond*. La connaissance commune est considérée comme un *champ vaste*, et étendu, et tout ce qui en découle est placé d'autant plus loin, qu'il faut un raisonnement plus long pour y parvenir. Ce n'est pas cependant que cette longueur du raisonnement soit toujours la mesure exacte de l'éloignement ou de la distance. Il y a dans ce *champ intellectuel* [427] des chemins obliques et des détours comme dans les *champs physiques*. On ne parvient souvent d'une proposition à une autre que par une longue suite de termes moyens, quoiqu'on y pût parvenir comme en ligne droite, si on choisissait les prémisses qui y conduisent directement. On pourra voir là-dessus le V^e et le VI^e chapitre de ma *Dianoilogie*⁷, où j'ai fait le dénombrement de ces sortes de routes et de détours. Je me borne

7 J.-H. LAMBERT, *Neues Organon*, Dianoilogie, ch. V: «Von zusammen-gesetzten Schlüssen und den nächsten Umwegen im Schliessen» (*Des*

ici à remarquer que ce *champ* est considéré comme *une simple surface*. Et c'est aussi pourquoi la connaissance commune, de même que ce qu'on appelle *Littérature*, et Érudition, et tout ce qui en découle par une simple combinaison des propositions qu'elle fournit, est regardé comme une connaissance *purement superficielle*, quelque *vaste, ample, diffuse* etc. qu'elle soit d'ailleurs⁸.

Voyons maintenant ce qui se trouve *au-dessus* et *au-dessous* de cette *surface*, je veux dire ce qu'on appelle le *sublime* et *profond*. Ici il ne s'agit plus des images des choses, ou des propositions que les sens nous fournissent. Il s'agit des idées plus réelles et plus réfléchies que nous devons nous en former. Et on voit aisément que ce qu'on doit appeler *profond* concerne *l'intérieur des choses ou de leurs idées*, je veux dire, leurs *parties constitutives*, les *ingrédients* dont elles sont composées et dont les sens ne nous présentent que le mélange confus. Ainsi ce n'est pas dans les *idées simples* qu'il faut chercher ce qui est *profond*, mais ces idées elles-mêmes peuvent se trouver fort *enfoncées* et fort *cachées* dans d'autres qui en sont *composées*. À moins qu'on ne soit parvenu à *démêler* toutes les idées simples dont une idée est composée, on ne peut pas dire qu'on les ait absolument *approfondies*. C'est ainsi qu'on n'approfondit pas l'intérieur de la Terre, à moins qu'on ne connaisse ce qui s'y trouve depuis la surface jusqu'à son centre. Aussi, à cet égard, toute idée composée ressemble à la Terre. D'entre les idées simples qui la composent, il s'en trouve toujours une qu'on peut regarder comme le centre auquel toutes les autres se rapportent. Pour les approfondir, il ne suffit pas d'en donner une *définition nominale*. Ces sortes de définitions font encore partie de la *connaissance commune*, [428] en ce qu'elles ne font qu'indiquer une chose par son *rapport* à quelque autre qu'on regarde comme plus connue. C'est peu de chose que de dire que l'homme est un animal raisonnable. Pour l'*approfondir*, il s'agit de connaître tout le

sylogismes composés et des détours les plus courts pour conclure) et ch. VI « Von den Beweisen », (*Des preuves*).

- 8 Cf. les *Observations sur ce qu'on appelle superficiel en matière de connaissance*, LAMBERT, *PS* X.2 p. 598-600. « Le superficiel ne connaît que les noms, les attributs, et les rapports les plus communs, il en ignore les liaisons, il ne pénètre pas à l'essence ou ne la connaît que de nom, il s'attache plus aux images qu'aux choses mêmes. Il se rapporte à l'ouï-dire, à l'historique, aux titres, aux noms des livres – l'attention l'abandonne il gagne en surface etc. Étendue ».

mécanisme de son corps, le mécanisme intellectuel de son esprit et les abîmes de son cœur. Voilà de quoi *creuser* éternellement⁹.

Mais, pour approfondir une idée, il ne suffit pas de la résoudre en ses parties constitutives, qui sont des idées simples. On voit bien qu'il faut encore découvrir les différents *rapports* qui lient ces idées. De là on tirera des *propositions*, qui, concernant *l'intérieur* des choses, sont encore nommées *profondes*. Il s'agit de plus de lier ces propositions en sorte qu'elles puissent former une *théorie complète* de l'objet qu'on veut approfondir, et ce n'est qu'alors qu'on pourra dire qu'on l'a approfondi en effet. Un homme qui s'est rendu capable d'approfondir les choses, du moins celles qui sont l'objet de ses recherches, est appelé *profond*. On voit bien que cela demande une *attention*, une *sagacité* et une *pénétration* plus que médiocres. Il en est tout autrement de l'homme superficiel, dont il ne sera pas difficile de tracer l'image que voici. *L'homme superficiel* ne connaît que les noms et les attributs sensibles des choses, il en ignore les liaisons, il ne pénètre pas à l'essence, il s'attache aux images, il s'en rapporte aux ouï-dire, à l'historique, aux titres. L'attention l'abandonne, et s'il se donne quelque peine, c'est pour gagner en surface, et pour s'en remettre à la mémoire. Quand il prétend rapprocher les objets, il néglige les racines, il coupe l'herbe, et elle flétrit et sèche. Il évite le détail, et ne parvient guère aux dernières applications. Il n'est ni *commençant*, ni *ignorant*, mais il ferait mieux d'être l'un ou l'autre, afin d'éviter de se donner les airs de juge compétent et de servir de risée à ceux qui approfondissent mieux les choses. Il décide indéfiniment, il connaît des rapports sans savoir jusqu'où ils s'étendent. Il applique au tout ce qui ne convient qu'à la partie. Il n'est pas nécessaire de le pénétrer, il suffit de l'effleurer. Il échappe quand on prétend [429] l'arrêter; et c'est peine perdue que de lui montrer l'intérieur des choses etc.

Ajoutons que, d'entre plusieurs esprits qui approfondissent un sujet, celui qui est *moins profond* peut savoir que d'autres ont *pénétré plus avant*, mais il ne sait pas de combien; il ignore encore s'ils ne se sont pas *engagés dans quelque spéculation creuse*, qui ne leur offre rien de *solide*. Il n'y a que le plus profond qui puisse donner des mesures pour ceux qui le sont moins. Cette même remarque a lieu à l'égard de ce qui est éloigné et *sublime*. Ainsi je ne la répéterai pas particulièrement pour ces deux

9 Voir *Des secours mutuels*... PS X.2 : « le philosophe proprement tel, c'est-à-dire [...] celui qui s'occupe à *creuser* », p. 582.

autres dimensions du monde intellectuel. J'observe seulement qu'il n'y a encore que dans les Mathématiques des mesures bien décidées pour les différents progrès qu'on fait. C'est ainsi que tout le monde sait, qu'en arithmétique la numération, l'addition, la soustraction, la multiplication etc. se suivent dans cet ordre, et qu'aussi loin qu'on puisse aller, tous les pas sont comptés, et, pour ainsi dire numérotés. Il n'en est pas de même des autres connaissances abstraites, parce que pour bien saisir la force des définitions et des propositions qui s'y trouvent, il faut avoir rencontré dans un grand nombre d'exemples et de phrases particulières les idées qu'elles renferment. De là vient qu'il faut être métaphysicien, moraliste etc. avant que de lire les traités systématiques de ces sciences, et qu'ensuite on n'y trouve que ce qu'on a su depuis longtemps, et qu'il n'y a tout au plus que les hypothèses qu'on n'a pas su d'avance. Avec tout cela, un système, quoique médiocre, est toujours préférable à cette connaissance confuse à laquelle les personnes non lettrées peuvent parvenir peu à peu et sans dessein prémédité. J'excepterai encore la logique, qui, surtout dans la théorie du raisonnement, ne le cède en rien à la géométrie, et où les pas qu'il faut faire sont également comptés.

Passons encore à ce qui se trouve au-dessus du champ de la connaissance commune et superficielle. Ici nous trouverons d'abord des élévations de terrain, des montagnes, je veux dire, des *idées rapprochées, entassées, accumulées*, non pas pour en faire [430] des amas informes, mais pour en former des *classes* et pour réunir toutes celles qui font partie d'un même système. On voit aisément que je parle de la *dépendance* et de la *subordination* des idées, qui fait qu'on regarde une idée comme d'autant plus élevée, qu'elle est plus *générale*. De là les termes de *genre supérieur, d'espèces inférieures, d'idées subalternes* etc. En montant davantage, nous nous trouverons dans les régions aériennes, car c'est ainsi qu'on pourra nommer les idées qui, pour être *abstraites*, ne paraissent plus avoir de corps. Il ne reste plus qu'à franchir ces régions pour nous trouver dans des contrées dont un poète dit :

*Candidus insueti miratur limen Olympi*¹⁰,

je veux dire dans la région des *idées transcendantes*, qu'on a toujours considérées comme ce qu'il y a de plus *sublime* dans les connaissances

10 VIRGILE, *Bucoliques*, 5, 56 (les éditions actuelles donnent *insuetum*) : « Radieux [Daphnis] admire – spectacle nouveau – le seuil de l'Olympe », trad. E. de Saint-Denis, Paris : Les Belles Lettres, 1970, p. 67.

philosophiques et mathématiques. Il est bien vrai que pour y parvenir on fait souvent un vol d'*Icare* qui se termine par une chute fatale. Il est bien vrai aussi qu'en fait de Morale et de Politique on se figure quelquefois je ne sais quelles sublimes perfections, qui, pour être au-dessus des forces humaines, n'aboutissent qu'à une spéculation creuse et sans usage pour la pratique. Enfin, il est bien vrai aussi qu'à moins que les idées abstraites et transcendantes ne puissent être ramenées à celles où il faut les appliquer, on perd ce qu'elles peuvent avoir d'utile, et on risque de s'égarer dans ces espaces intermédiaires, qui les séparent des idées plus individuelles. C'est ainsi que la *Cosmologie transcendante*, quelque sublime qu'elle puisse être, paraît encore séparée par un intervalle immense de cette *cosmologie empirique*, que l'Astronomie et la Physique expérimentale nous font connaître. Un semblable intervalle se trouve encore entre la *Dynamique transcendante* et celle qui nous est connue par l'expérience. On en trouvera un autre non moins grand entre la *Chimie* et cette *Théorie abstraite des corps*, qui n'est encore que trop brièvement exposée dans les traités de Physique générale et dans ceux de Métaphysique. [431] Tout ce que je viens de dire sur ce qui, dans le monde intellectuel, s'appelle éloigné, *profond*, *sublime*, ne regarde encore que les objets de l'entendement proprement tel, ou les connaissances solides et exactes. Avant que d'en venir à ce qui, dans les Belles-Lettres, peut être désigné par ces termes, il convient de passer à la seconde partie du monde intellectuel, qui comprend les objets de la volonté. Ces objets sont le *bien*, et généralement l'*estimation*, la *valeur*, le *prix* des choses, et les *règles*, les *maximes*, les *préceptes* qui s'en déduisent et qui règlent les *actions* et la *conduite*, soit pour le *moral*, soit pour la *vie privée*, soit enfin pour le rôle d'un *personnage public*.

Commençons encore ici par ce qui est *proche*, puisque c'est de là qu'il faudra partir. Il est clair que ce sont *ces biens communs et généraux que la Nature a donnés en partage à tous les hommes*, tels que sont la vie, la santé, la subsistance, la connaissance commune, la parenté etc. Et quoique ce qui est un bien, doive l'être plutôt dans ses conséquences qu'en soi-même, néanmoins, en ne considérant ici que ce qui doit être appelé *proche*, il faudra faire abstraction de ces conséquences, et ne considérer que ce qui en soi-même peut être regardé comme un bien, sans faire attention s'il continue de l'être dans ses conséquences, ou s'il l'est en comparaison d'un autre bien plus grand et plus nécessaire. Et encore ici

il faudra en rester à la *surface* ou à *l'apparence extérieure*. Voilà donc le point fixe dont il faut partir. Voyons comment.

D'abord, il est clair que ce qu'on peut appeler éloigné, se retrouve encore dans les *conséquences*, soit qu'il faille faire une combinaison des biens présents afin de fixer son choix par une *suite de conclusions*, ou qu'il faille estimer ce qui est bien par les *effets* qu'il peut produire *successivement*.

Il en est tout autrement de ce qu'on peut appeler *profond*. Souvent ce qui paraît être très bien et en très bon état, ne l'est qu'en [432] apparence. Il faut voir l'intérieur pour juger si on peut s'y fier. Il en est comme d'une maison blanchie qui paraît pouvoir subsister pendant des siècles, tandis que les murs pourris en dedans par l'humidité corrosive de l'air menacent ruine; et comme d'un marchand qui craignant de faire banqueroute emploie le reste de sa caisse à faire de grosses dépenses, afin de soutenir, s'il est possible, son crédit chancelant, par l'illusion qu'il fait au public et à ses créanciers.

Enfin, quant au *sublime*, il faudra encore le trouver dans l'*accumulation* et dans la *comparaison* des biens. Il y a longtemps qu'on est accoutumé à considérer comme *verticale*, cette échelle qui sert à mesurer le bien. C'est ainsi qu'on dit un *bas prix*, *hausser*, *baissér* la valeur ou le prix d'une chose etc. Observons cependant qu'il y a des choses, dont les prix non seulement sont d'une nature hétérogène, et par là même incommensurable, de sorte que ces choses tout comme leurs prix diffèrent en espèce; mais que parmi ces espèces, il y en a qui sont transcendantes les unes vis-à-vis des autres. C'est dans ces prix transcendants qu'il faut chercher le sublime. Les prix ou les biens de différente espèce ne laissent pas d'être subordonnés les uns aux autres. Ils diffèrent en *dimension*. L'un n'aura qu'une dimension linéaire, tandis qu'un autre a une dimension d'un degré supérieur. Donnons-en un exemple, en comparant ensemble l'amour paternel de l'amour de la patrie. On n'a qu'à se souvenir du

*Qu'il mourût!*¹¹

11 Pierre CORNEILLE, *Horace*, Acte III, scène VI, v. 1023. Cette phrase est très souvent citée dans le contexte de l'étude du sublime, par exemple par Boileau (*Réflexion* X, in N. BOILEAU, *Œuvres complètes* éd. par F. Escal, Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1966, p. 548) ou encore Diderot, *Traité du beau*, in D. DIDEROT, *Œuvres*, éd. L. Versini, tome 4, Paris: Laffont, p. 103-103.

que prononce le vieil Horace, pour voir de combien il rangeait *plus haut* l'amour de la patrie que celui qu'il avoit pour ses trois fils. S'il regarde ses fils comme un bien *terrestre*, il compare sa patrie au Ciel; et tout rempli de cette haute idée, il prononce sans balancer, sans songer à comparer ces deux biens. Et c'est là en quoi consiste ce qu'il y a de sublime dans ce célèbre passage de Corneille. Horace y paraît comme une de ces âmes élevées, qui ne s'arrêtent qu'aux *idées* et aux *biens* de [433] *la plus haute dimension, et qui n'ont d'autres maximes que celles qui s'y rapportent.*

Maintenant il ne sera pas difficile de nous tourner du côté des Belles-Lettres. D'abord on sait qu'elles s'arrêtent presque entièrement à la *surface*. Et encore ce qui chez le philosophe s'y trouve comme éloigné, paraîtrait chez le poète comme *trop recherché*. Ce n'est pas à lui à faire des *excursions*, il faut qu'il trouve ses objets l'un près de l'autre; et s'il les rapproche, il doit le faire avec art pour éviter l'apparence ou le défaut de tout ce qui ferait *recherché, bigarré, guindé, précieux*, etc. S'il *pénètre* bien avant dans le cœur de l'homme, ce n'est pas en philosophe qu'il produit ses découvertes, il peint les *effets sensibles* des *ressorts cachés* qu'il a vu jouer. Il donne du corps aux idées abstraites et transcendantes, pour les rapprocher de la surface; et réciproquement il anime les choses destituées de sentiments, toutes les fois que l'exigent les passions qu'il doit exprimer.

Quant à ce qui, dans les objets de la volonté, est plus ou moins élevé et *sublime*, le poète peut y réussir d'autant mieux, que tout ce qui existe et même tout ce qui est possible se trouve déjà réduit en classes à l'égard des différentes valeurs et de leurs dimensions. Il serait même très possible de donner les échelles pour chaque classe, avec les degrés correspondants de chacune. C'est ainsi p. ex. qu'on connaît les degrés successivement plus élevés où l'on place le berger, le bourgeois, le Héros, les Anges, la Divinité. On sait qu'il y en a de semblables, qui montent de l'agneau au Lion, de l'Hisope au Cèdre, de la pierre de taille au diamant, de la cabane couverte de chaume au palais d'un Roi, du colibri à l'aigle, du champ du laboureur à un Empire, etc. Il y a longtemps qu'on a donné la règle, que dans un même poème il ne faut associer des objets de ces différentes classes, qu'en tant qu'ils se trouvent rangés à des degrés également élevés, et comme de niveau.

[434] *Sibi convenientia finge. etc.*¹²
*Intererit multum Davusne loquatur an heros? etc.*¹³
*Descriptas servare vices, operumque colores, etc.*¹⁴
Servetur ad imum
*Qualis ab incepto processerit et sibi constet. etc.*¹⁵
*Primo ne medium, medio ne discrepet imum.*¹⁶
etc.

Tous ces préceptes d'Horace se rapportent également bien aux *qualités*, aux *quantités*, aux *degrés*, et aux *prix* des choses. Faire de Junon une bonne ménagère, qui apprend à ses nymphes à coudre, à filer etc. comme à des filles de province ou à des bourgeoises, c'est là ce que Scarron appelle travestir Virgile¹⁷. L'un et l'autre de ces poètes savaient bien, que dans l'Olympe il était question de toute autre chose :

Sunt mihi bis septem præstanti corpore Nymphae
*Quarum quæ forma pulcherrima etc.*¹⁸

Le sublime regarde toujours la façon de penser et d'agir, et j'ai déjà dit qu'il demande des objets de la plus haute dimension. Ces dimensions doivent être la base des maximes, auxquelles la façon sublime de penser et d'agir se conforme de telle sorte, que la pratique de ces maximes paraisse être une habitude naturelle. C'est ainsi p. ex. que, quoique les divinités de l'ancienne Grèce et de Rome soient décrites comme ayant

12 HORACE, *De Arte poetica*, v. 119: «...Composez des caractères qui se tiennent», trad. F. Villeneuve, Paris: Belles Lettres, 1967, p. 208.

13 *Op. cit.*, v. 114, «Il sera très important de savoir si c'est un dieu qui parle ou un héros», trad. citée, p. 208. Le texte latin édité aujourd'hui donne *divosne*, Le texte donné par Lambert (*Davusne*) est leçon présente dans certains manuscrits (de même que *Divusne*).

14 *Op. cit.*, v. 86, «respecter le rôle et le ton assignés à chaque œuvre», trad. citée, p. 207

15 *Op. cit.*, v. 126-127, «Qu'il demeure jusqu'au bout tel qu'il s'est montré dès le début et reste d'accord avec lui-même.», trad. citée, p. 209.

16 *Op. cit.*, v. 152 «le milieu est en harmonie avec le commencement et la fin avec le milieu.» trad. Cit. 210

17 PAUL SCARRON, *Le Virgile travesti en vers burlesques*, Paris: Quinet, 1648 (suites publiées jusqu'en 1653).

18 VIRGILE, *Énéide*, Livre I, v. 71-72. «J'ai quatorze Nymphes de formes admirables et [Deiopée] en est la plus belle», trad. A. Bellesort, in Virgile, *Énéide*, Livres I-VI, Paris: Belles Lettres, 1961, p. 9.

des défauts, des faiblesses, des passions humaines, *Horace* ne laisse pas d'exiger à bon droit

*Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus
Inciderit* —¹⁹

Il aurait pu ajouter, que la façon même de résoudre ou de trancher le nœud doit présenter quelque chose de divin. Mais il semble qu'il [435] ne s'y trouvait pas assez autorisé par la Mythologie de son temps qui offrait quantité d'exemples contraires à cette règle.

Longin remarque qu'il en est tout autrement du passage qu'il cite de la *Genèse*. Faut-il que le monde soit éclairé? Dieu ne va pas chercher dans le chaos les parcelles éparses de lumière pour les réunir une à une. *Il dit, que la lumière se fasse, et elle se fait*²⁰. Façon d'agir transcendante au-delà de tout ce que nous pouvons nous figurer. Aussi le sublime absolu n'a-t-il lieu qu'à l'égard de la Divinité. Tous les autres objets n'admettent qu'un sublime relatif, où il n'y entre rien d'infini. Quelque surprenantes que soient les connaissances et les forces des Anges, le poète se voit obligé de leur donner des bornes, et de ne les présenter que comme limitées. Il est encore plus restreint à l'égard des dimensions du sublime qu'il attribue à ceux qui sont distingués parmi les hommes, et qui se réduisent à un petit nombre de Classes. Ces Classes sont: 1°, le *Sage*, qui se propose, même en son particulier, le souverain bien; 2°, le *Savant*, qui comme

19 HORACE, *Op. cit.*, v. 191 «Qu'un dieu n'intervienne pas, à moins qu'il ne se présente un nœud digne d'un pareil libérateur», trad. citée, p. 212.

20 *Genèse*, 1:3, cité au chapitre VII de la trad. Boileau p. 21-22 (chap. 9 section 10 du texte grec, éd. citée.). Boileau explique ce passage ainsi (Préface, *op. cit.*, non paginée): «Une chose peut être dans le style sublime et n'être pourtant pas sublime. Par exemple: *Le souverain arbitre de la nature d'une seule parole forma la lumière*. Voilà qui est dans le style sublime: cela n'est pas néanmoins sublime: parce qu'il n'y a là rien de fort merveilleux et qu'un autre ne pût aisément trouver. Mais *Dieu dit: Que la lumière se fasse et la lumière se fit*. Ce tour extraordinaire d'expression qui marque si bien l'obéissance de la créature aux ordres du créateur est véritablement sublime et a quelque chose de divin. Il faut donc entendre le sublime dans Longin, l'extraordinaire, le surprenant, et comme je l'ai traduit, le merveilleux dans le discours». Boileau commente à nouveau ce point en répondant à une objection de Le Clerc dans la *Réflexion critique* n° X publiée pour la première fois en 1713 (Voir N. BOILEAU, *Œuvres complètes*, éd. citée, p. 543-558, et, sur les circonstances de l'attaque de Le Clerc, qui reprenait une lettre de l'évêque d'Avranches, D. Huet, les notes de l'éditrice, p. 1105-1107).

Newton éclaire le monde par ses sublimes découvertes ; 3°, le *Héros*, qui défend la Patrie au prix de son repos et de sa vie ; 4°, le *Législateur* qui, placé au timon des affaires, procure le bonheur des peuples. C'est à ces quatre Classes que se borne le sublime qui se rapporte au genre humain. Le *Sage*, qui fait la première de ces Classes, est chez le poète, presque toujours un être idéal et transcendant, proposé comme un modèle absolu et achevé ; et jusque-là le poète le charge de tout ce qu'il connaît de plus sublime en fait de sagesse humaine. Et s'il en fait l'application à quelque individu, cet individu doit avoir une connaissance plus que médiocre du souverain bien, et agir par principes. Qu'un berger soit sage tant que l'on voudra, il l'est plutôt par une disposition naturelle et par la simplicité de son genre de vie que par des méditations sublimes sur le souverain bien, ou parce qu'il trouve de grands obstacles à surmonter. [436] Quant aux trois autres classes, il arrive également que le poète fait du *Savant*, du *Héros* et du *Législateur*, un être idéal, orné de tout ce qu'il trouve de plus sublime. J'observe cependant que la plupart des poètes s'attachent plus à exalter et à étaler l'idéal du *Sage* que celui du *Savant*, par la même raison pour laquelle ils se tournent plutôt du côté de la Morale que du côté des connaissances en général. Cependant la Morale exige un esprit éclairé ; et le bonheur temporel, qu'elle doit avoir également pour but, demande tout ce qui peut rendre la vie moins pénible et plus aisée, et par-là même la découverte de tous les moyens qui y contribuent. Si la morale veut qu'on ait soin de la vie et de sa santé, les différentes parties de la médecine y sont de mise : et *Boerhaave*²¹ mérite un panégyrique bien sublime. Si la morale exige qu'on connaisse, qu'on respecte et qu'on adore Dieu, la physique et l'astronomie y contribuent efficacement, et les découvertes de *Newton* ne seront point de vaines spéculations. Il en est de même des autres connaissances. Toutes se rapportent à la morale, tout au moins entant que la vérité s'y rapporte. Si la cabalistique, l'astrologie judiciaire etc. sont bannies, c'est qu'on les a trouvées frivoles et destituées de fondement. La morale les aurait exigées, parce qu'il importe de prévoir l'avenir pour s'y conformer avec prudence. N'allons donc point

21 Herman BOERHAAVE (1688-1738), médecin, botaniste et chimiste a révolutionné à Leyde l'enseignement médical en l'organisant non plus autour des auteurs, mais à partir des questions et de l'étude clinique. Voir notamment les *Institutiones rei medicae in usus annuae exercitationis domesticos digestae*, Leyde : Van der Linden, 1708 (traduit en français par La Mettrie, *Institutions de médecine*, Paris : Briasson, 1740).

opposer le *vrai* au *bon*, jusqu'à insister sur l'un aux dépens de l'autre. Il n'est guère de vérités abstraites et générales, que le genre humain puisse ignorer impunément, je veux dire, sans payer fort ignorance par quelque perte réelle. Entreprenons donc d'élever l'idéal de l'homme savant et éclairé au niveau de celui du Sage.

Il me semble aussi que les poètes chantent le *Héros* préférablement au *Législateur*²². Il est vrai que les actions du Héros frappent plus les sens, au lieu que celles du Législateur sont plus transcendantes et appartiennent en grande partie au monde intellectuel. C'est ainsi qu'en temps de guerre les gazettes ont le plus de débit. Mais faut-il [437] mettre en parallèle le poète et le gazetier; ou le poète ne doit-il pas avoir assez de feu et assez de ressources dans l'imagination, pour donner du corps aux choses invisibles, qui constituent le Contrat social et ces ressorts cachés, dont l'action fait le bonheur des peuples? Peut-être faut-il pour cela plus de connaissances et des connaissances plus sublimes que les poètes n'en ont ordinairement. Et à en entendre quelques-uns, ils ne hasardent pas de produire l'idéal qu'ils s'en forment, soit par la raison qu'il est trop transcendant pour le monde où nous sommes, ou parce qu'il est trop défectueux et trop révoltant pour ne pas être sacrifié à des flammes accompagnées d'infamie.

J'ai dit que le sublime qui regarde ces quatre classes n'est que relatif, parce que pour être resserré dans des bornes finies, il n'est pas absolu. Il y en a encore une autre raison. Qu'un poète décrive la façon de penser ou d'agir d'un Héros avec toute la sublimité convenable, ce Héros, en tirant la description du poète, non seulement n'y trouvera rien de surprenant, mais comme c'est là sa façon ordinaire et habituelle de penser et d'agir, il est possible qu'il ne s'avise pas même d'y trouver du sublime. Il n'y en trouvera que lorsque le poète aura décrit un Héros d'un genre supérieur. Réciproquement, il fera peu de cas de la description, dès qu'elle n'atteint pas à sa façon de penser et d'agir et ne l'épuise pas, quelque sublime que la description puisse paraître au poète ou à d'autres personnes d'une dimension inférieure. Ainsi on peut dire que c'est être peu affermi dans l'habitude du sublime que d'en être surpris lorsqu'il se présente. Aussi, si le poète n'est lui-même d'une ou de plus d'une des quatre classes dont je viens de parler, il ne réussira guère dans le sublime. S'il le rencontre c'est par hasard, ou par des ouï-dire, ou par une imitation servile.

22 Allusion à J.-J. ROUSSEAU, *Du contrat social*, L. II, ch. 7.

Enfin le sublime est relatif à l'égard de toute une nation qui le cultive. Elle admire d'abord ce qui ensuite lui paraît fort médiocre; et à force de raffiner, elle substitue au véritable sublime [438] des pointes d'esprit alambiquées et le faux merveilleux. C'est ainsi qu'une Nation vient à faire des progrès, presque toujours fort rapides, pour retomber dans une seconde barbarie. C'est un aloès qui reste cent ans en herbe, pour fleurir et fructifier pendant peu de jours. La raison en est, comme je l'ai déjà remarqué, que le sublime qui est tombé en partage au genre humain, est circonscrit de limites,

*quos ultra citraque etc.*²³

Chacune des Nations qui ont cultivé les Belles-Lettres, a eu son période fatal; et celles qui les cultiveront dans la suite auront également le leur. Il n'y a que les Mathématiques qui de siècle en siècle ont fait des progrès. La Philosophie en fit par intervalles; mais elle peut en faire, parce que s'étendant sans bornes on peut toujours poursuivre davantage ce qu'il y a d'*éloigné*, de *sublime* et de *profond*.

23 HORACE, *Satires* I, I, v. 107., la phrase complète est « *est modus in rebus, sunt certi denique fines / quos ultra citraque nequit consistere rectum* », « Il est en toutes choses un milieu, des limites déterminées enfin, au-delà et en-deçà desquelles ne peut se trouver le bien », trad. F. Villeneuve, in HORACE, *Satires*, Paris: Les Belles Lettres, 1989, p. 36.